



Le portique d'arrivée au village de Moïseville

Les paysans juifs d'Argentine

Jacques Burko

« Les Mexicains descendent des Aztèques, les Guatémaltèques descendent des Mayas, les Péruviens descendent des Incas et les Argentins descendent des bateaux... Cette plaisanterie locale n'est drôle qu'en apparence : elle indique aussi un état d'esprit – les Argentins veulent que leur pays soit et reste « européen », blanc. Il n'y a guère de descendants d'esclaves noirs ici et on y nie la présence indienne (il faut avouer que les Espagnols avaient sérieusement exterminé les Guaranis). Et quand le touriste s'étonne des visages indiens dans les rues, il s'entend répondre que ce sont des Boliviens ou des Péruviens venus chercher du travail...

Cette sorte de racisme n'a pas été, une fois n'est pas coutume, défavorable aux immigrants juifs du Vieux Continent. Il y eut certes quelques périodes bien troubles, notamment dans les années 20 où les Juifs

venus de Russie étaient soupçonnés d'être tous des révolutionnaires bolcheviks¹, ou durant la Seconde Guerre mondiale, où l'accès du pays leur a été pratiquement bloqué. Il y eut aussi l'accueil sans réticence de quelques dizaines de milliers de nazis le lendemain de ce conflit. Puis il y eut les graves (et toujours impunis) attentats contre l'ambassade d'Israël en 1992 et contre le Centre communautaire AMIA en 1994, qui entraînèrent le départ du pays de nombreux Juifs. Mais globalement, au cours des cent cinquante dernières années, l'Argentine fut une terre d'accueil pour de très nombreux immigrants juifs venus soit d'Europe Centrale, soit de l'Empire Ottoman, de Turquie, de Syrie, d'Égypte... Aujourd'hui, les deux communautés – l'ashkénaze (85 %) et la sépharade (15 %) – sont bien présentes. Et, malgré une émigration considérable (dont la dernière vague, lors de la crise économique récente, a emporté vers l'Espagne et vers les États-Unis une partie notable de la population juive), l'Argentine, après avoir compté près de 500 000 Juifs dans les années 60, en compte encore quelque 300 000, ce qui en fait le deuxième centre juif du Nouveau Monde,

après les États-Unis. En réalité, ces estimations ne peuvent être qu'approximatives, pour les mêmes raisons que le sont les décomptes des Juifs de France.

La majeure partie de cette population (250 000 personnes environ) est concentrée dans l'immense capitale, Buenos Aires, qui par ailleurs regroupe le tiers des habitants du pays. Mais ce qui fait l'originalité historique de l'Argentine (et l'intérêt du voyage que vient d'y faire un groupe de Juifs laïques français), c'est l'implantation de nombreuses colonies agricoles juives dans la pampa, à des centaines de kilomètres

Un groupe d'une vingtaine de Juifs laïques dont plusieurs membres du Cercle Gaston-Crémieux vient de faire un voyage d'études en Argentine à l'initiative d'André Kosmicki et Lloïca Czackis, tous deux lecteurs fidèles de *Diasporiques*. Voici les premières impressions de voyage qu'a bien voulu nous livrer Jacques Burko.



Jorge Godenberg, auteur de théâtre (au Yivo de Buenos-Aires)

¹ En vérité, il y avait parmi les Juifs venus de Russie beaucoup de bundistes, d'anarchistes et de communistes, mais ils étaient bien plus occupés à combattre les sionistes au sein de leur propre communauté qu'à fomenter la révolution mondiale. Ce qui n'a pas empêché un début de pogrom...



Photo J.-F. Levy

Notre guide dans la colonie de Villa Dominguez

de la capitale, à la fin du dix-neuvième et au début du vingtième siècles. Aventure passionnante, insuffisamment connue ; pour cette raison j'ai choisi, dans la bigarrure d'impressions de ce voyage, de privilégier cet épisode – au détriment d'autres, comme l'histoire de la puissante mafia de proxénètes juifs de Buenos Aires. Ce sera pour une prochaine chronique.

Les immenses étendues de terre fertile et plate qui constituent la plaine alluvionnaire de la pampa semblaient faites pour une colonisation agricole. On y trouvait de rares gauchos, hommes libres, créoles descendants des conquérants espagnols, qui s'occupaient essentiellement des troupeaux de vaches paissant en liberté dans ces prairies naturelles. En fait, le pays était vide et propre aux labours – activité que négligeaient pourtant les descendants des conquérants espagnols. Alors, dès 1810, des colons, italiens notamment, s'y installèrent.



Moisésville : sur les portes de la bibliothèque Baron de Hirsch

Des « gauchos juifs »

La colonisation juive de cette plaine a été essentiellement

l'œuvre d'un philanthrope : le baron Maurice de Hirsch (1831-1896). Né en Bavière, petit-fils d'un banquier juif anobli par le roi, ce fut un redoutable spécialiste de la finance et des chemins de fer. Peu doué pour les études, il l'était en contrepartie pour les affaires. Véritable cosmopolite, il vécut successivement à Vienne, en Belgique, à Paris... Son immense fortune (estimée à cent millions de dollars en 1890) avait pour héritier son fils Lucien. Mais la tuberculose, maladie fatale à l'époque, emporta le jeune homme. Le baron et sa femme Clara, qui avaient déjà une importante activité philanthropique, s'y consacrèrent à plein après ce malheur. Le baron aurait dit : « Mon fils est mort, mais j'ai un héritier... L'humanité héritera de ma fortune ».

Et tout d'abord, les millions de Juifs russes. La vague de pogroms dans la « zone de résidence » tsariste au cours des années 1880 en incita un grand nombre à l'émigration. Vers l'Amérique du Nord surtout, mais aussi celle du Sud – le Brésil, l'Argentine. Un premier bateau, le « Weser », partit en 1889 de Brême pour Buenos Aires avec 870 Juifs de Kamenetsk-Podolsk² à son bord. Ils s'étaient organisés, avaient payé leur passage et croyaient avoir acheté des terres en Argentine. Mais ils furent grugés par le vendeur, Pedro Palacios, et, une fois sur place, se trouvèrent en grande détresse au milieu d'une plaine vide, exposés à la faim et au typhus. De Hirsch, alerté, vint à leur secours et les aida à fonder

la première colonie juive d'Argentine : Moisésville.

Le baron refusait le sionisme de Théodore Herzl ; pour lui, la Palestine était déjà occupée par les Arabes et il valait mieux chercher ailleurs. Une fois son attention attirée par l'Argentine, après l'épisode de Moisésville, il s'y consacra à plein. Une société fut créée en 1891, la « Jewish Colonisation Association » (JCA), destinée à libérer les Juifs des *shtetlekh*³ et à les « régénérer » par le travail agricole. La JCA s'intéressait avant tout au Nouveau Monde : les États-Unis et le Canada⁴, où quelques colonies furent établies. Mais, c'est l'Argentine qui devint la véritable « terre promise ».

La JCA acheta des centaines de milliers d'hectares (plus de 600 000 ha au total) que devaient mettre en valeur les colons juifs qui, souvent, n'avaient au départ guère de notions d'agriculture. Le principe était simple : la JCA « importait » les colons, qui devaient être dans la force de l'âge, afin de pouvoir affronter les difficultés d'installation et d'acclimatation, et pères de famille, pour assurer la continuité de l'exploitation familiale. La JCA établissait au voisinage des stations de chemin de fer de petits centres urbains où se concentraient les services généraux indispensables et autour desquels essaïmaient des hameaux de vingt-cinq familles environ, bâtis selon un ancien modèle ukrainien, chaque maisonnée disposant d'un jardin et d'un terrain de

⁴ Il existe encore dans l'Ouest canadien, dans le Saskatchewan, une colonie agricole juive, quasi-abandonnée, que gardent deux descendants des premiers colons.

² Ville de Biélorussie où les Juifs étaient nombreux.

³ Bourgs juifs d'Europe Centrale.

vingt-cinq ou cinquante hectares. Il n'était pas question de collectivisme ; ni kibboutz ni kolkhoze n'étaient à l'ordre du jour. En revanche, des coopératives agricoles sont apparues rapidement. Les colons devaient, en une dizaine d'années, rembourser les sommes avancées par la JCA. Ils devenaient alors propriétaires de leur exploitation. L'argent récupéré servait à financer de nouvelles implantations (cet accès différé à la propriété empêchait aussi les nouveaux colons de revendre trop vite leur terre pour partir vers la ville...). L'implantation systématique des colonies sur des lignes de chemin de fer permettait leur approvisionnement et l'évacuation de leur production.

Le rêve du baron était de transplanter jusqu'à cent mille Juifs russes par an. Dans ses négociations avec le gouvernement tsariste, il avait promis de faire émigrer en vingt-cinq ans jusqu'à trois millions de Juifs russes... Mais la JCA resta bien en deçà de cet objectif : il n'y eut au total jamais plus de quarante mille colons juifs en Argentine – nombre au demeurant honorable. Cet échec relatif eut de multiples causes. Le baron, qui avait déjà dû revoir ses ambitions à la baisse, mourut brusquement, juste avant un voyage qu'il s'appropriait à faire dans « ses » colonies. Sa femme Clara, qui avait repris le flambeau, le suivit trois ans plus tard. Les inspirateurs disparurent, ne resta que l'institution bureaucratique.

Les villages, outre l'inexpérience de leurs premiers habitants, durent affronter des calamités imparables : des

sécheresses imprévisibles et des invasions de sauterelles ravageuses quasi-annuelles. Face à ces difficultés, la JCA fit montre d'une rigidité maladroitte qui provoqua des manifestations sur la voie publique contre « l'esclavage moderne » instauré par les lointains administrateurs, et finit par inciter plusieurs colons à quitter ses établissements pour s'établir librement dans le voisinage ou pour rejoindre d'autres villages, parfois lointains⁵.

Ce qui frappe quand on se promène aujourd'hui dans les colonies, c'est l'importance du tissu social et culturel que les immigrants développèrent rapidement, quelle que fût leur pauvreté initiale. Moïsesville, Villa Clara, Villa Dominguez, Basavilbaso⁶ : partout une synagogue et un cimetière, mais aussi une bibliothèque, une école, un centre culturel, un théâtre... Et, peu à peu, des coopératives, quelques industries (minoteries, cuir...), une banque coopérative, au moins un hôpital. Malgré de très grandes difficultés, les immigrants surent créer une véritable vie juive dans la pampa ; de ce point de vue les idées de Maurice de Hirsch sur la « régénération » agricole des Juifs du *shtetl* furent réalisées.

Le symbole de cette intégration juive dans un milieu totalement nouveau et difficile est le « gauchon juif » – l'image d'un cavalier juif en costume créole, culotte bouffante et un grand coutelas à la

⁵ En 1964, il y avait 237 familles de paysans juifs en dehors des colonies de la JCA.

⁶ Ce village s'appelait au moment de sa fondation « Lucienville », en l'honneur du fils du baron de Hirsch.

ceinture. Si la cohabitation entre les colons et les véritables gauchos créoles connut des difficultés voire des drames, elle fut dans l'ensemble paisible sur la durée, bien qu'il y eut quelques assassinats (notamment le père de l'écrivain Guershounoff, auteur des *Gauchos juifs*, fut tué par un créole). Mais ce n'était pas de l'antisémitisme – des incidents similaires avaient lieu dans des colonies établies par d'autres immigrants. Il s'agissait parfois de conflits entre agriculteurs qui clôturaient leurs champs et les éleveurs qui voulaient une pampa libre, sans mentionner la violence naturelle des gauchos, êtres souvent frustrés et prompts à la violence.



La synagogue Baron de Hirsch à Moïsesville



Le déclin et ses causes

La colonisation connut un maximum à la fin des années 30 (avec l'arrivée d'un nouveau groupe : les Juifs allemands fuyant le nazisme), ensuite le nombre de fermiers juifs alla en diminuant. Le courant d'immigrés vers les colonies se tarit, d'abord du fait du conflit mondial, et aussi parce que les Juifs d'Europe préfèrent d'autres destinations. Ceux qui venaient en Argentine s'établissaient plutôt dans les villes. Les colonies juives avaient par ailleurs une tendance naturelle à perdre des habitants. La vie de paysan était rude et certains vendaient leur terre pour aller tenter leur chance en ville. Le nombre d'enfants par famille diminuait avec le progrès : on passa d'une moyenne de six ou huit enfants à trois ou quatre. Et puis, les enfants et les petits-enfants des colons juifs partirent faire leurs

études à l'Université, et peu nombreux furent les retours. Ce phénomène d'exode rural ne fut pas spécifique de la population juive, mais elle en fut affectée plus que les autres, car la tendance traditionnelle juive à pousser l'éducation des enfants favorisait indirectement cette migration.

La nature même des activités agricoles se modifia avec le temps : la taille moyenne des exploitations alla en augmentant, les terres changèrent de main et de destination, selon les tendances du marché. Certains colons rachetèrent les terres des autres, créant des exploitations qui atteignaient et dépassaient les mille hectares, pour pratiquer soit la culture soit l'élevage de bovins pour le lait ou pour la viande. Ensembles plus vastes et moins nombreux, mécanisation du travail agricole – d'année en année il restait

reste aussi dans ces campagnes quelques Juifs non-agriculteurs, actifs dans le domaine des services.

Vint s'ajouter l'émigration ; le mouvement des foules s'inversa. La création de l'État d'Israël fit retraverser l'océan à quelques milliers de personnes. Cependant, malgré l'enthousiasme des Juifs argentins pour le nouvel État, les *olim*⁷ ne furent pas très nombreux. Mais l'intensification de l'antisémitisme local, avec le paroxysme marqué par des attentats à la bombe contre deux sites symboliques juifs, entraîna le départ de plusieurs milliers de personnes. Des personnalités juives nées dans la pampa partirent chercher la gloire dans le vaste monde. Plusieurs atteignirent une renommée mondiale. Je sais désormais que Joseph Kessel est originaire de la province d'Entre Rios et Daniel Barenboïm de celle de Buenos Aires... En 1962 il n'y avait plus que 6 000 Juifs dans les colonies, alors que le nombre de non-juifs, lui, y dépassait les dix mille. Le mouvement s'accéléra et, aujourd'hui, les Juifs ne représentent qu'une faible minorité dans les villages qu'ils avaient naguère créés. Dès les années 20 d'ailleurs la JCA dut se résoudre à céder des terrains pour permettre la construction d'églises pour cette nouvelle population.

Vinrent les années de dictature. Les institutions juives eurent une attitude pour le moins conciliante envers le régime, mais la jeunesse juive s'engagea vigoureusement contre celui-ci. Parmi les « disparus » de cette période, dix pour cent étaient

⁷ Nouveaux immigrants en Israël.



Le théâtre Kadimah de Moisesville (1929)

des Juifs, alors que ceux-ci ne représentaient que un ou deux pour cent de la population. Beaucoup de jeunes émigrèrent alors pour fuir les persécutions.

Et enfin, il y eut la récente et brutale crise économique, qui frappa particulièrement les classes moyennes – les Juifs argentins appartenaient pour beaucoup à cette catégorie. Ils partirent vers les États-Unis, vers le Mexique, vers l'Espagne. Bien entendu, la majeure partie de ces émigrés venaient des villes, mais le phénomène atteignit aussi la campagne, accusant l'exode rural juif.

Globalement, pour toutes ces raisons, la population juive d'Argentine a perdu depuis cinquante ans entre le tiers et la moitié de ses membres.

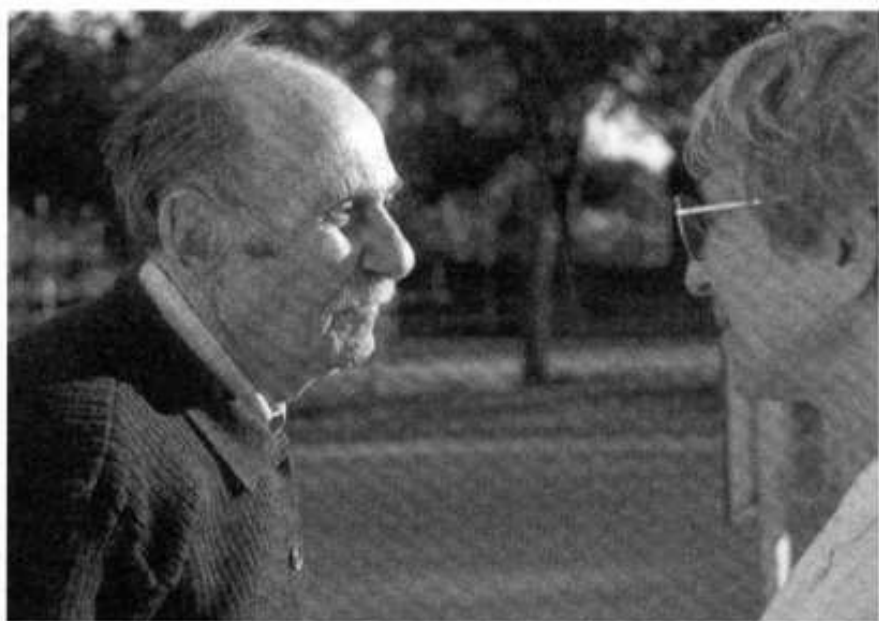
Et demain ?

Le visiteur qui arrive en 2006 dans les colonies juives n'a pas l'impression de visiter des ruines antiques : tout est encore vivant. Dans tous les villages l'accueil est chaleureux, on est reçu par des Juifs dont beaucoup parlent ou comprennent le yiddish. Au sentiment d'exotisme se mêle l'émotion. Retrouver « sa maison mythique » au milieu de la pampa est très touchant.

Et, en même temps, il est visible que la fin de ce judaïsme-là est proche. Dans les bibliothèques, les livres juifs ne sont plus demandés ; faute de lecteurs, ils sont relégués dans des armoires fermées pour toujours. S'il en va de même pour les livres en russe, en polonais ou en allemand, ce n'est pas la même chose. Le théâtre de Moïseville, qui étonne par

sa taille et son état de conservation, fonctionne toujours – mais dans sa troupe d'amateurs il ne reste plus qu'un seul Juif et les pièces qu'on y joue sont en espagnol. Les musées remplacent partout des institutions juives. Dans ces musées est déposée d'ailleurs aussi bien la mémoire juive que celle des autres communautés venues progressivement grossir la population locale. Le *Yiddishland* des six provinces argentines se fond dans l'ensemble de la nation (et les Argentins sont très nationalistes, comme toutes les nations jeunes et composites).

Ce serait bien, si le particularisme diasporique juif, celui qui enrichit la conscience des individus et leur permet de se retrouver dans le monde, était préservé. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Les descendants des colons abandonnent la culture yiddish de leurs ancêtres. Au fur et à mesure qu'a diminue la population juive, les écoles yiddish ont fermé – c'était logique et inévitable. Mais là où cette population est restée suffisante pour leur maintien, le yiddish fut systématiquement remplacé par l'hébreu. Les Juifs des *shtetlekh* argentins ne renient pas leur appartenance, mais ils ont troqué leur diasporisme contre une nouvelle identité : le sionisme. La centralité de l'État d'Israël est devenue la référence juive dans ce pays.



Grande conversation... en yiddish !

Cette constatation ne vaut pas seulement pour les anciennes colonies agricoles, mais aussi pour les institutions juives officielles de Buenos Aires. Ainsi, le *Yivo*, le grand institut de recherches culturelles yiddish, qui fut créé à Buenos Aires en 1929 et qui fut à l'époque un des trois centres du *Yivo* dans le monde (avec ceux de Vilna et de New York) végète dans un bâtiment obsolète et poussiéreux : le yiddish n'intéresse pas les institutions centrales juives du pays. Lesquelles ne se soucient guère des anciens villages juifs : aucune subvention ne vient aider ni ce qui reste de la vie juive, ni la conservation du patrimoine juif des provinces.

Aussi, dans le petit groupe de visiteurs français, nombreux furent ceux qui, au-delà du plaisir de découvrir cette très riche histoire des paysans juifs d'Argentine et du bonheur de voir leurs étonnantes réalisations, ressentirent un peu d'amertume et de tristesse à voir se perdre une identité. ■